



HAL
open science

Les stalles du couvent des Dames de l'Abbayette (Lille) : entre vestiges et culture matérielle

Christine Cercy, Corinne Gardais, Thibault Cardon

► To cite this version:

Christine Cercy, Corinne Gardais, Thibault Cardon. Les stalles du couvent des Dames de l'Abbayette (Lille) : entre vestiges et culture matérielle. Lemé-Hébuterne, Kristiane; Billiet, Frédéric. Les stalles de la cathédrale d'Amiens : 500 ans, Stalles de Picardie, Misericordia International, pp.137-158, 2022. hal-03876984

HAL Id: hal-03876984

<https://hal.science/hal-03876984>

Submitted on 23 Jan 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Sous la direction de
Kristiane Lemé-Hébuterne
& **Frédéric Billiet**

*Les Stalles de la cathédrale
d'Amiens : 500 ans*

Actes du colloque, 2021, Amiens

Stalles de Picardie
Misericordia International

— 2022 —

Les stalles du couvent des Dames de l'Abbiette : entre vestiges et culture matérielle

par Christine Cercy, Corinne Gardais & Thibault Cardon

La fouille archéologique préventive du couvent de l'Abbiette de Lille a eu lieu entre avril et septembre 2015. Le terrain d'emprise, d'une superficie de 2500 m², est situé immédiatement au sud de la gare Lille Flandre, rue de Tournai. La stratigraphie atteint régulièrement deux mètres et traduit bien les successions d'occupation depuis la protohistoire jusqu'à nos jours. Les vestiges de ce couvent de Dominicaines, fondé entre 1271 et 1274 dans le faubourg Saint-Pierre par la comtesse Marguerite de Flandres et déplacé *intra muros* dans les années 1342-1343 dans le quartier d'habitation de la *Hamerie*, gisaient immédiatement sous le niveau actuel et sont désormais détruits¹. Seul le cœur du couvent (une partie de l'église, de la galerie du cloître, des bâtiments claustraux et du préau) était contenu dans l'emprise et accessible à nos recherches. La partie occidentale est détruite par un réseau dense de caves au cours du XIX^e siècle (fig. 1)².

La fouille fine des substructions et des sédiments d'accumulation piégés sous les stalles des religieuses dans leur état des XV^e-XVIII^e siècles constitue l'un des apports principaux de cette intervention archéologique, par le nombre de trouvailles (plus de 10 000 éléments), la qualité de certains objets confinant au luxe (florin en or porté en médaille, fils et galons en soie, grains de chapelets en matière semi-précieuse...), la quantité de numéraire (une vingtaine d'objets monétaires). Ces éléments, perdus, rejetés voire volontairement déposés sous les stalles, dessinent un portrait en creux des religieuses, dans les aspects les plus banals ou les

¹ W. SIMONS, « Bederlordekloosters in het Graschap Vlaanderen. Chronologie en topographie van de bedelorden verspreiding voor 1350. [Les couvents des ordres mendiants dans le comté de Flandre. Chronologie et topologie de l'expansion des ordres mendiants avant 1350] », *Sacris Erudiri*, 1987, 30, p. 141. Date du déplacement établie d'après Archives départementales du Nord (désormais AD Nord), 130H441. Walter Simons donne 1348 comme date du transfert.

² Ch. CERCY, S. OUDRY, Cl. de MECQUENEM, E. DELMONT, Th. CARDON, C. GARDAIS, F. MÉDARD, V. VINCENT et J.-H. YVINEC, *De la Hamerie aux Dames de l'Abbiette. Les fouilles de la rue de Tournai à Lille*, Rapport Final d'Opération de fouille, 2021, 10 volumes, inédit. En ligne: [<http://dolia.inrap.fr/flora/ark:/64298/0165835>].

plus extraordinaires de leur existence, et leur considérable quantité questionne sur la valeur symbolique accordée par les Dominicaines à cet élément de leur église.

L'Abbiette est le troisième couvent mendiant féminin investigué sur le territoire de Lille : en 1986, G. Blicek fouillait le couvent des Urbanistes, fondé en 1628 dans l'extension urbaine de 1620 ; celui des Pauvres-Clares a donné lieu à trois campagnes de fouilles entre 1984 et 2003. Dans ces deux cas, les soubassements des stalles n'étaient pas conservés ou n'étaient pas identifiables. D'autres interventions archéologiques ont porté sur des parties d'établissements religieux importants, dont, à plusieurs reprises, la collégiale Saint-Pierre et l'église paroissiale Saint-Étienne. D'autres recherches archéologiques ont concerné des couvents mendiants du même ordre, notamment à Valenciennes³. À notre connaissance, c'est la seconde fois dans la région que des soubassements de stalles sont bien conservés et fouillés lors d'interventions archéologiques⁴.

L'église, le chœur des religieuses et les stalles des Dominicaines aux XVI^e-XVII^e siècles

L'Abbiette de Lille de son transport intra muros à son démantèlement

Les premiers bâtiments du couvent sont méconnus et se traduisent, sur le terrain, par les fondations très lacunaires d'un premier cloître, dont la largeur dans l'œuvre est estimée autour de 2,7/2,8 m en fondations. La grande église et le cloître attenant dégagés lors de la fouille et dont il sera question ici sont édifiés à partir de 1402-1403 sous le prieurat d'Agnès de Piesnes⁵. À partir de

³ G. BLIECK, « Nord. Les fouilles du couvent des Urbanistes à Lille », *Bulletin monumental*, 145-2 (1987), p. 208-210 ; G. BLIECK, « Les fouilles de l'ilot des Tanneurs à Lille », *Revue du Nord*, 67, 264 (1985), p. 121140 ; L. DEBS, Ch. CERCY, C. GARDAIS, Th. MARCY, P. MILLERAT, Lille, Rue des Tanneurs, Amiens, 2006 ; Ch. CERCY, C. GARDAIS, « Le couvent des Pauvres-Clares de Lille », *Revue du Nord*, vol. 368, n° 5, 2006. Les fouilles de l'église paroissiale Saint-Étienne sont inédites, mais un rapport de fouille rédigé sous la direction de Martine GABRIEL et Xavier ROUSSEAU est conservé au Service Régional de l'Archéologie. Les interventions portant sur la collégiale Saint Pierre ont fait l'objet de rapports de fouilles (trois au moins) et d'articles. Ph. JESSU, P. LEMAN, « Les fouilles de la Collégiale Saint-Pierre de Lille », *Revue du Nord*, 46, 181 (1964), p. 129158. G. BLIECK, « Les fouilles de la collégiale Saint-Pierre de Lille. Le site. Les fouilles de 1985 », *Revue du Nord*, 68, 268 (1986), p. 121152 et G. BLIECK 1987, « Les fouilles de la collégiale Saint-Pierre de Lille. II. Le matériel. L'interprétation historique », *Revue du Nord*, 69, 272 (1987), p. 5986. Concernant Valenciennes, voir A. HARDY, P. BEAUSSART, « Peintures et sculptures gothiques du couvent des dames de Beaumont à Valenciennes », *Revue du Nord*, 62, 1980, p. 903914. V. MALIET, Histoire et archéologie du couvent des Dominicains de Valenciennes, Valenciennes, Éd. du Musée de Valenciennes, 1995.

⁴ La fouille du couvent des Dominicains de Valenciennes a permis de dégager tout ou partie des stalles sud de l'église conventuelle, dont leur sol pavé de tuiles vernissées ; cependant, la publication des fouilles ne décrit pas ces vestiges. V. MALIET, *op. cit.*, 1995, p. 98-102.

⁵ Ch. CERCY et al., *op. cit.*, vol. 1, p. 62-64, d'après AD Nord, 130H538, fol.106 et AD Nord,

1682, l'église conventuelle fait l'objet d'une campagne de restauration (*rajustement*), signalée par les *Mémoriaux* du couvent⁶. Les excellentes relations entretenues par le couvent, notamment sa prieure Louise-Angélique de Beaumont, avec Joseph-Clément prince-archevêque et Électeur de Cologne conduisent à la réalisation en 1708 d'une chapelle bâtie sur le modèle de la *Santa Casa* de Loreto en Italie. C'est, dès l'origine, un lieu de piété et de dévotion populaire. La construction du *parvis* donnant sur la rue peut être estimée entre la fin du XVII^e siècle et 1740. Enfin, d'autres travaux d'ampleur, bien renseignés, concernent l'aile orientale de la galerie du cloître : le bâtiment achevé en 1759, qui contient le réfectoire et la salle du chapitre, est en partie inclus dans l'aire fouillée. Adossé au flanc nord du chœur à pans coupés, il repose sur un sous-sol identifié comme les « caves mortuaires » signalées par les registres de vêtements et de sépultures⁷.

Les religieuses doivent quitter le couvent en 1792, les bâtiments eux-mêmes faisant l'objet d'une adjudication en 1796 à un négociant douaisien⁸. Au XIX^e siècle le terrain est partagé en deux propriétés distinguées par un mur de parcelle. Leur usage est très différent : une filature à l'ouest, appartenant en 1833 à G. Crépy, et la propriété de l'industriel et homme politique François Barrois-Virnot à l'est, bien plus vaste que l'emprise de fouille. L'aile orientale du cloître édifée en 1758-1759 est conservée en partie et devient la résidence du député. C'est dans cette parcelle qu'ont été creusées de très vastes et profondes « fosses à gravats » qui ont détruit près de la moitié de la partie centrale de l'église et de son flanc méridional. L'aménagement de la gare de Lille en 1846 entraîne la destruction de l'hôtel particulier du député, tandis que la filature continue de se développer.

Au Moyen Âge et pendant la première modernité, le recrutement des religieuses s'effectue au sein du patriciat urbain : haute bourgeoisie et noblesse locales. L'association à de grandes familles permet à la communauté de jouir de revenus très confortables, tout comme elle assure l'établissement de liens étroits avec le pouvoir civil et religieux. De nombreuses religieuses contribuent financièrement aux différentes campagnes de travaux au couvent.

L'église conventuelle

L'église conventuelle mesure au moins 32 m de long pour 10,6 m de largeur dans l'œuvre. Le plan est simple : un vaisseau à nef unique, construit lors de la

130H418, fol.72v, date de 1403 signalée en premier lieu dans L. VINCHON, *L'Abbette. La vie intérieure d'un couvent lillois de 1500 à 1792. Mémoire de maîtrise sous la direction d'Alain Lottin*, Villeneuve d'Ascq, Université Lille 3, 1982, p. 1. Main du XVIII^e siècle.

⁶ ADN, 130H128 et 130H129.

⁷ AM Lille, Fonds ancien 14702 et AD Nord, non coté (V Lille 32, boîte 12). Les deux registres commencent en 1737 et s'achèvent en 1790.

⁸ AD Nord, 1Q771, procès-verbal d'expertise du couvent du 10 prairial an IV.

même campagne que la galerie méridionale du cloître. Après un temps d'arrêt de chantier qu'il est délicat d'évaluer, on édifie un chœur à cinq pans coupés, qu'on propose achevé en 1457 (fig. 2).

L'édifice est construit en briques, grès et calcaire, et repose sur une puissante fondation à gradins. Il est partitionné en plusieurs espaces liturgiques : le sanctuaire à l'est, avec la base du maître autel également construit en briques, de grandes dimensions (près de 12,5 m² en fondations) et légèrement décentrée par rapport à l'axe du chœur, un espace accessible aux laïcs (*chœur des séculiers*) presque entièrement détruit par les « fosses à gravats », enfin un espace réservé aux religieuses ou *arrière-chœur*, fermé par une clôture à l'est et dont il sera plus amplement question.

L'ensemble est complètement réaménagé à la fin du xvii^e siècle, lorsqu'on modifie l'intérieur de l'église en en réhaussant le sol de près de 0,5 m. Cette réfection, située sous le niveau de circulation actuel, était assez mal conservée. Il ne subsistait que les masses de remblais à l'ouest, surmontés par des lambeaux de formes de sol en mortier qui supportaient le dallage de l'église, sans doute récupéré à la Révolution, ainsi que la base du nouvel autel, adossé au chevet.

Les stalles des Dominicaines

L'*arrière-chœur* est attesté par les sources écrites dès le début du xv^e siècle⁹. C'est un espace particulier d'au moins 144 m², situé à une douzaine de mètres à l'ouest du sanctuaire. Mieux conservé que le chœur des séculiers, il n'en est pas moins perturbé et partiellement détruit par des caves postérieures, les piles d'une filature du début du xix^e siècle, ainsi que des tranchées de réseau contemporaines. Aux xv^e-xviii^e siècles, l'organisation des vestiges y est tout à fait singulière, et on y dénombre vingt-huit sépultures en quatre rangées assez denses. Les stalles des religieuses, en partie détruites par des caves plus récentes¹⁰, sont aménagées dans sa partie occidentale et adossées aux gouttereaux, pour partie à l'aplomb des fondations à gradins. L'espace devant les stalles ne comprend aucune sépulture. Dans les espaces vides, on envisage la présence d'autels secondaires, du repositoire du Saint-Sacrement, ainsi que de diverses représentations, sculptures ou tableaux (Ecce Homo, Vierge, Vierge et Sainte-Catherine, etc.), signalés par les sources écrites, notamment les deux *Mémoriaux* du couvent.

Le mode constructif des soubassements des stalles, identique au nord et au sud, indique qu'elles ont été réalisées au cours de la même campagne de construction. Ces stalles constituent donc deux structures complémentaires, larges de 2,4

⁹ En 1417 ou avant, la converse Marie de Carnin finance un portail monumental à l'arrière-chœur. AD Nord, 130H128, fol.58 et 130H538.

¹⁰ Le soubassement des stalles nord est conservé sur près de 11 m², celui des stalles sud sur une surface de près de 13 m².

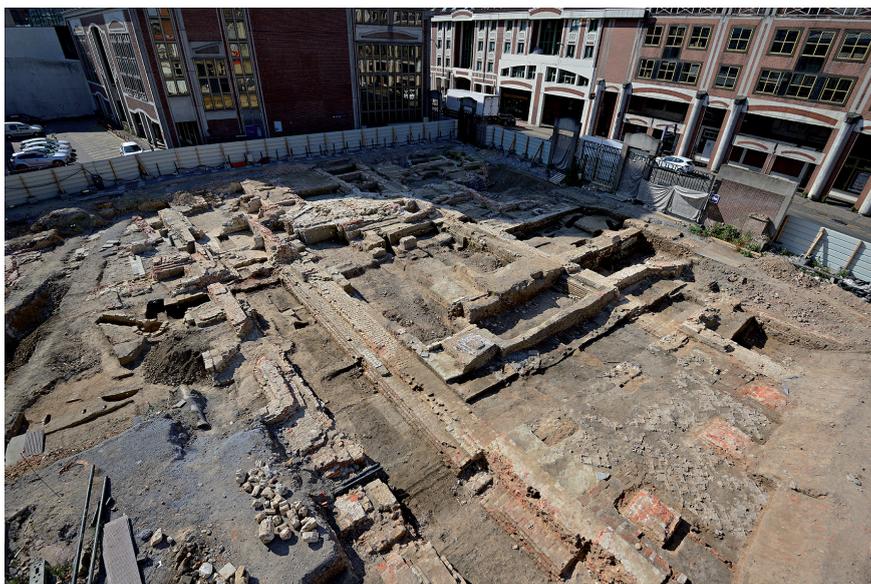


Fig. 1. Vue générale de la fouille, prise du nord. Au premier plan, galerie méridionale du cloître en cours de fouille et arrière-choeur de l'église des Dominicaines. © D. Bossut, Inrap.

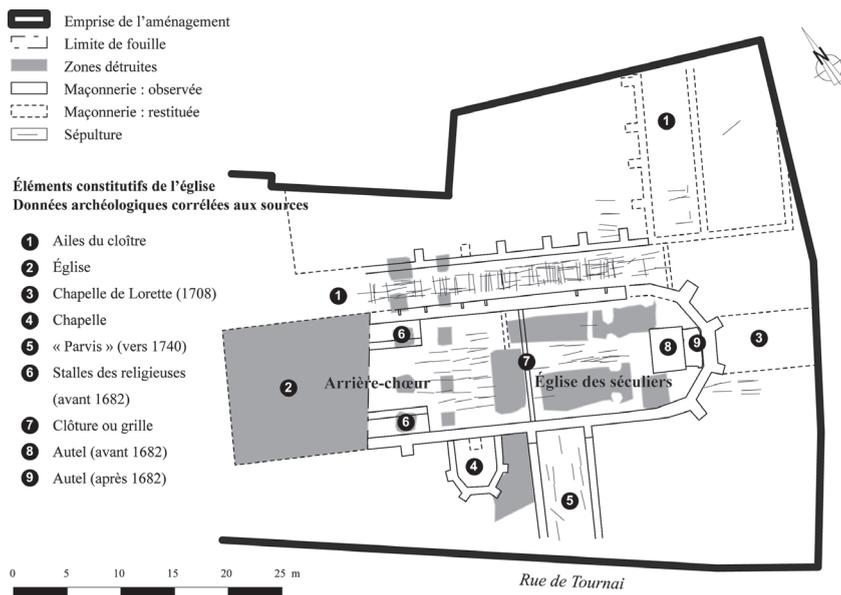


Fig. 2. Plan de masse simplifié des vestiges de l'Abbiee mis au jour en 2015. © Lever topographique : Y. Créteur, Inrap, restitution : Ch. Cercy, Inrap.

Fig. 3. Les soubassements des stalles nord (en haut) et sud (en bas), montrent d'importants désordres et affaissements qui affectent leurs maçonneries dès qu'on s'éloigne de l'emprise des fondations à gradins des gouttereaux de l'église conventuelle. La forme en mortier du dernier sol de l'église avant sa restauration est chaque fois visible à gauche. © J.Cuny, Inrap/MCC.



Fig.4. Les sédiments se sont lentement accumulés sur le soubassement des stalles, ici au nord (état avant fouille), formant une couche meuble, grasse et légèrement sablonneuse d'une dizaine de cm d'épaisseur. Le massif de maçonnerie quadrangulaire appartient à l'usine du XIXe siècle. © J. Cuny, Inrap/MCC.



à 2,5 m, disposées en regard l'une de l'autre à 5,7 m de distance. Le soubassement repose sur un lit de pose en sablon vert et est constitué d'un sol de briques tant complètes que fragmentaires¹¹, posées à plat et solidarisées par un mortier maigre. Un muret de brique cerne le tout, et un second muret bas, érigé longitudinalement, constitue un possible support d'emmarchement. Au-delà de la fondation à gradins, les maçonneries et les sols sont affectés de très forts soutirages, qui ont entraîné de nombreux désordres architecturaux et des tassements pouvant atteindre 0,4 m (fig. 3).

Il ne reste qu'un reliquat d'un premier sol fonctionnant avec les stalles : trois dalles triangulaires, alternant pierre d'Avesnes ou de Marquise, de teinte crème et pierre bleue, disposées en « dents de loup » contre les stalles nord. Le sol, percé de sépultures, est complètement refait à la fin du xvi^e ou au début du xvii^e siècle, puisqu'il scelle une tombe comportant une médaille frappée en 1589. Sa forme en mortier grisâtre, observée sur 36 m², conserve en négatif la trace de carreaux de pavement de 26 à 27 cm de côté, là encore disposés à 45° par rapport à l'axe de l'édifice, et sans doute les traces de monuments funéraires en pierre bleue beaucoup trop dégradés pour être lisibles. Les éléments du pavement de ce sol ont été intégralement récupérés lors de la réfection de l'église.

Le plus probable est que ces soubassements soutenaient une estrade en bois. La structure, planchéiée, a pourri depuis son abandon et son remblaiement lors de la restauration de l'église dans les dernières décennies du xvii^e siècle. Au moment de la fouille, il subsistait une dizaine de centimètres de sédiments noirâtres, gras, légèrement sableux et déposés en fins litages accumulés sur les soubassements de briques, qui représentaient un volume de 0,6 m³ au nord et de 0,46 m³ au sud (fig. 4). La dizaine de milliers d'objets collectés provient de ces dépôts d'accumulation. La conjonction des données stratigraphiques couplées avec une datation C¹⁴ réalisée sur un squelette de l'arrière-chœur indique que les stalles de cet état sont postérieures à 1510 et qu'il ne s'agit donc pas de celles d'origine, dont la première attestation certaine remonte à 1421 avant une réparation en 1447. On sait par ailleurs que l'église est restaurée à la fin du xvii^e siècle et que de nouvelles stalles sont construites en 1693¹². Le numéraire, et en particulier l'usure d'un patard d'argent qui place sa circulation jusqu'à la première moitié du xvii^e siècle permet de resserrer la chronologie du dépôt : du xvi^e siècle, voire du milieu du xvi^e siècle, au milieu du xvii^e siècle.

Compte tenu de la largeur du dispositif (1,60 m minimum hors emmarchement), on propose deux rangées de sièges ; du xv^e siècle au milieu du xvii^e siècle, on estime le nombre de religieuses compris entre une trentaine et une cinquan-

¹¹ Module moyen des briques : 22/25 cm de long, 10/12 cm de large, 4,5/5,5 cm d'épaisseur.

¹² Les datations radiocarbone ont été menées par M. Boudin, IRPA/KIK, Bruxelles. Référence : RICH-24834 : 278+/-29BP soit 1510-1800 AD à 95,4 % de probabilité, ramené à 1510-1670. Mention des stalles dans les sources : AD Nord, 130H538, fol. 173v-174 (1421), 130H442, fol. 5v (1447, avant), 130H128, fol. 88 (reconstruction en 1693).

taine, sans compter les converses ou les novices¹³. Cette partie des stalles, au plus près du chœur liturgique, est probablement réservée aux religieuses qui occupent les rangs les plus élevés dans la hiérarchie du couvent¹⁴. Les objets mis au jour ont donc pu être manipulés par des religieuses exerçant pour certaines d'importantes responsabilités au couvent, et être perdus entre le milieu du XVI^e siècle et le milieu du XVII^e siècle.

Le mobilier archéologique issu des stalles

Cette contribution se propose de présenter un aperçu de la diversité des objets recueillis. La vie des religieuses dominicaines est rythmée par les « heures canoniales » : elles consacrent ainsi six à huit heures du jour et de la nuit à la prière. La fréquentation des stalles est donc assidue, et les occasions de perdre, de rejeter volontairement, peut-être même de déposer sciemment de petits objets sont multiples.

C'est dans le vide créé entre le sol et le plancher des stalles qu'a été retrouvée, dans une accumulation de poussière et de déchets organiques, une multitude de petits objets perdus par les religieuses pendant les offices. La présence de stalles dans cette partie de l'église est attestée sur le terrain (maçonneries et sol), par les textes, et est pleinement confirmée par le mobilier lui-même. En effet, la taille et la quantité des objets ainsi que le type de sédimentation sont caractéristiques d'un dépôt au travers d'un plancher.

Le mobilier découvert sous ces stalles est remarquable à plusieurs titres. D'une part, l'état de conservation en général, et du métal en particulier, est relativement bon. Qu'ils soient entiers ou fragmentaires, les objets dans leur ensemble n'ont pas posé de problème d'identification. D'autre part, ces artefacts constituent une collection riche et variée provenant d'un ensemble clos, bien calé chronologiquement entre les XVI^e et XVII^e siècles.

L'emplacement des stalles n'a pu être fouillé dans sa totalité, la partie la plus occidentale de la nef étant détruite par des caves du XIX^e siècle. L'amas d'artefacts des stalles sud a été découvert lors du diagnostic en 2014. Le pendant au nord a été fouillé lors de l'opération de 2015. Une fouille minutieuse sur le terrain a été complétée par le prélèvement de l'ensemble des sédiments tamisés à mailles fines (500 µm et 2,8 mm), ce qui a permis de récupérer l'intégralité du mobilier, jusqu'à des éléments millimétriques comme certaines perles ou les fragments d'épingle.

¹³ Ch. CERCY et al., *op. cit.*, vol. 1, p. 82, d'après L. VINCHON, *op. cit.* p. 60 et AD Nord, 130H558, 130H442. En 1695, le registre de capitation de Lille dénombre quarante-neuf religieuses, treize converses et trois serviteurs. P. THOMAS, *Textes historiques sur Lille et le Nord de la France avant 1789 (imprimés et inédits)*, Lille, E. Raoust, 1936, vol. 2, p. 307 note 5.

¹⁴ C'est tout au moins ce que nous en déduisons de la communication de M. Sofiane Abdi dans ce même colloque, « Chanoines et clercs du chœur dans leurs stalles : placements, hiérarchies, mobilités et discipline dans quelques cathédrales du nord du royaume de France (XIII^e-XVI^e siècles) ».

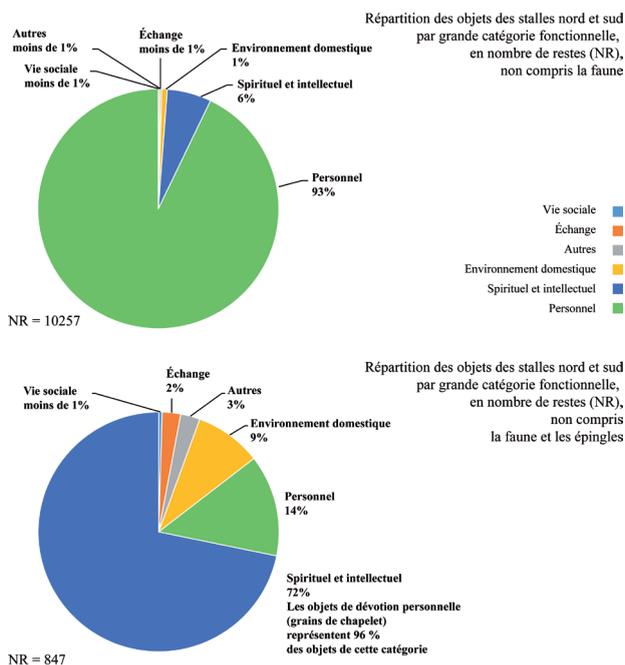


Fig.5. Répartition des objets des stalles nord et sud, en nombre de restes (NR), sans la faune. En haut, l'ensemble des objets, en bas, répartition des objets sans tenir compte des épingles
© C.Gardais, Inrap.

La collection compte plus de 10 250 artefacts et écofacts, entiers ou fragmentaires, en métal, pierre, verre, os ou dans des matériaux plus rares, tels l'ambre ou le corail. Ces objets sont majoritairement des éléments de petite taille qui en tombant se glissent entre les lames du plancher. Cependant la présence de quelques objets de dimensions plus importantes, tels les manches de couteau, laisse supposer que le parquet présentait des brèches plus larges.

Aucune différence significative de nature, de répartition et de quantité de mobilier n'a été relevée entre les stalles nord et les stalles sud. Le classement de l'ensemble du mobilier par grande catégorie fonctionnelle montre une très nette prédominance du domaine personnel (fig. 5). Ce domaine englobe les accessoires vestimentaires, les objets de parure et de toilette et le chiffre de 93 % est surtout dû à la surreprésentation des épingles avec plus de 9 000 individus ou fragments. Si l'on fait abstraction de cette catégorie de mobilier, ce sont les objets liés au domaine spirituel et intellectuel qui prédominent, à 72 %. Parmi ces derniers, la majorité écrasante (96 %) est constituée de grains de chapelets.

Vivre au quotidien

Tout ce mobilier contribue à nous donner une vision plus nette de la vie quotidienne des Dominicaines au sein du couvent et corroborent ce que nous savons par ailleurs sur leur niveau social. En effet, certains objets témoignent d'une aisance incontestable, tels ces deux manches de couteau, l'un en os, au décor géométrique, le second dont le manche en bois est incrusté de rinceaux métalliques. Ces objets personnels sont caractéristiques du service de table de la Renaissance. Plusieurs éléments de parure tels des boutons en os en forme de fleur, un crochet de ceinture orné de masques humains, ou un chaton de bague, peut-être un grenat, attestent d'un minimum de fantaisie (fig. 6).

D'autres fragments, pour certains très luxueux, proviennent de broderies : fils de soie entourés par une guipure d'argent de 3 mm de largeur, restes de galons aux plaquettes en soie d'un travail très fin, fils métalliques ou organiques, parfois dorés, qui ont pu orner vêtements, accessoires ou tissus liturgiques¹⁵. Possibles reliquats de coquetterie de la part de religieuses, ces petits fragments peuvent également résulter d'activités manuelles organisées au sein du couvent. On sait par les sources écrites que certaines sœurs pratiquent des travaux d'aiguille, de dentelle, de tapisserie et de broderie, notamment pour la confection d'ornements liturgiques. Le *Mémorial* du couvent de l'Abbatte mentionne à plusieurs reprises cette activité¹⁶, tout comme il signale les dons de tissus précieux par les religieuses. Ces ornements participent pleinement à la liturgie, soulignent l'aisance matérielle de la communauté comme ils magnifient son rapport au divin¹⁷.

Lire et écrire

La culture matérielle nous donne un aperçu de la vie intellectuelle et témoigne du niveau d'instruction des Dominicaines. Sont perdus plusieurs stylets en fer ou en alliage cuivreux et un canif ou canivet, petit couteau destiné à tailler les plumes d'oie. De nombreuses pièces métalliques à charnières correspondent à

¹⁵ Une sélection de fragments de tissus et de fils provenant des stalles a été étudiée en 2017 par Fabienne Médard (Anatex), qui a identifié la nature des fibres et le mode de fabrication des restes textiles. F. MÉDARD, « Étude de restes textiles issus des stalles et de sépultures datées du XIV^e au XVIII^e siècle. Site de Lille, rue de Tournai, couvent des Dames de l'Abbatte », *Lille, rue de Tournai. De la Hamerie aux Dames de l'Abbatte, op. cit.*, p. 294-307 et « Annexes de l'étude des tissus », F. Médard (Anatex, déc. 2017-janv. 2018) », *ibid.*, vol. 9, 128 p.

¹⁶ *frontains de tapicery fait à l'aiguille de ses mains, [...] belle nappe de Cambray garny de fine dentelle travaillez de ses mains...* *Mémorial* du couvent, AD Nord, 130H128. Respectivement travaux de la converse Jossine le Boucq en 1592 (fol. 98v), et de la religieuse dame Jeanne Pillot en 1696 (fol. 40).

¹⁷ ADN, 130H128 et 129, *passim*.



Fig. 6. Objets du quotidien (fin XV^e-XVII^e siècles). Bouton en os, crochet de ceinture, manches de couteaux en bois incrusté de rinceaux métalliques ou en os.

© Identification et étude C.Gardais, clichés D.Bossut, Inrap.



Fig. 7. Le niveau de vie des Dominicaines de l'Abbielette est élevé, et les restes assez exceptionnels de deux bésicles en attestent. Les religieuses pouvaient posséder leurs propres ouvrages pieux, clos par des fermoirs en alliage cuivreux. En bas, canivet fragmentaire, piégé sous les stalles de l'arrière-chœur des Dominicaines. © Identification et étude C. Gardais, clichés D. Bossut, Inrap.



Fig. 8. Une fois rompu le fil qui les maintient, les grains de chapelet (ambre, buis, os, cristal de roche, jais) se glissent dans les interstices du plancher. Ces objets de dévotion personnelle sont également offerts au couvent. La confrontation des sources écrites et de la culture matérielle indique que les matériaux les plus fréquents, verre, bois et os ne sont pas signalés dans les Mémoires. © Identification et étude C. Gardais, clichés D. Bossut, Inrap.



Fig. 9. Les dépôts sous les stalles comptent de nombreux vestiges fauniques, parmi lesquels des restes alimentaires (caprinés, porcs, volailles, poissons, œufs, coquillages...), et des restes d'animaux ayant pu se trouver coincés sous le plancher des stalles (dont des batraciens). Au premier plan, deux osselets. © Identification J.-H. Yvinec, Inrap, cliché C. Gardais.

des fermoirs détachés du plat de livres. De diverses tailles, pour des tranches plus ou moins épaisses, très simples ou à décor gravé, plusieurs fermoirs se singularisent par un crochet de fermeture figurant une main. Enfin, la présence de deux bésicles, antiques lunettes, l'une avec un cerclage en bronze et l'autre en os rappelle l'importance accordée à la vue et à sa correction chez les Dominicaines de Lille (fig. 7).

Prier

Les objets de dévotion personnelle retrouvés sous les stalles sont très majoritairement des grains de chapelet : près de 600 y ont été perdus. Ils offrent une belle diversité de matériaux, de forme, de taille et de couleur au contraire des chapelets retrouvés dans les sépultures, beaucoup plus sobres, constitués essentiellement de grains sphériques en verre foncé ou dans un bois sombre. Le *Mémorial* des Dominicaines fait à plusieurs reprises mention de dons à des occasions particulières ou de legs de chapelets en matériaux précieux : enseignes en métaux précieux (argent doré ou or), grains de cornaline, de corail, de jaspe et de jais... Ces offrandes sont placées autour des statues, ou du *repositoire du Saint Sacrement*¹⁸. Sous les stalles, on retrouve, dans une proportion moindre, ces matériaux semi-précieux auxquels s'ajoutent l'ambre et le cristal de roche aux côtés du verre, du bois, de l'os, matériaux majoritaires (fig. 8). Signalons toutefois l'absence de crucifix et la présence d'une unique médaille, en or. Ce florin au Christ constitue un bel exemple de monnaie réemployée en médaille portée cousue aux vêtements, à la manière des enseignes de pèlerins. Les chapelets peuvent être très précieux, valoir des sommes importantes et constituer des offrandes très appréciées. Pour les Temps modernes, A. Lottin signale que les legs de médailles, chapelets, crucifix et autres *agnus dei* à Notre-Dame du Saint-Rosaire dans l'église des Dominicains lillois représentent annuellement une valeur marchande de 72 à 140 livres parisis¹⁹.

¹⁸ *Dame Marie de Montmorency. Lad. dame estant prieuse fut III fois reine du couvent. [...] La tierche fois quy fut l'an XV^e IIII^e IX [1589] elle donna derechef à l'eglize ung beau chapelet d'argent pour mettre autour du repositoire [1] du Saint-Sacrement.* AD Nord, 130H128, fol. 100.

¹⁹ A. LOTTIN, *Lille, citadelle de la Contre-Réforme? (1598-1668)*, 2^e édition, Villeneuve d'Ascq, Presses Univ. Septentrion, 2013, p. 351. Au milieu du XVI^e siècle, les testaments lorrains montrent que les chapelets comportant croix et médailles, réalisés dans des matières précieuses (or et argent, grenats, corail, ...), sont possédés majoritairement par des membres aisés de la cour de Lorraine et des proches du duc. De même, « [un] petit chapelet de cornaline vaut tout de même l'équivalent d'une semaine de travail d'un manouvrier urbain en 1630 », É. FRIANT, *Le catholicisme matériel : les objets de la piété privée dans la France des XVI^e et XVII^e siècles*, Thèse de doctorat, Nancy 2, 2009, p. 170 (citation) et 171.

Transgresser les règles ?

Parmi tous ces objets, quelques éléments plus inattendus révèlent des petites faiblesses des religieuses.

La présence sous les stalles d'éléments organiques s'explique en partie par un rejet intentionnel. Certains fragments osseux, pour la plupart compris entre 1 et 10 mm, ne peuvent être déterminés. Les éléments identifiés consistent en os de caprinés, de porc, de volaille, en restes de poisson (écailles, arêtes, fragments crâniens et vertèbres), en pépins de raisins et en fragments de coquilles de moule ou d'œuf, qui sont autant d'indices pour soupçonner les religieuses de prendre de petites collations et de se débarrasser des déchets dans les fentes du plancher. En effet, si certains de ces fragments alimentaires, en particulier ceux de très petit calibre, ont pu être véhiculés de manière passive sous les semelles des chaussures, d'autres ont une taille trop importante et sont trop bien conservés pour avoir été transportés de cette façon (fig. 9). Il est peu probable que ces restes soient les reliefs de repas d'animaux ou proviennent de leurs déjections. Quelques restes de rongeurs, de batraciens ou d'escargots indiquent que quelques animaux ont pu s'y retrouver piégés²⁰. Ces éléments sont d'autant plus importants pour l'histoire matérielle du couvent que, si nous disposons de quelques comptabilités détaillant des pitances médiévales ou des achats de provisions de bouche, nous manquons complètement d'informations sur les consommations animales (tant viandes que poissons) au sein de la communauté. Les cuisines conventuelles, réfectoires, latrines, égouts ou autres lieux de consommation alimentaire ou de rejets n'étaient en effet pas inclus dans le périmètre de nos recherches.

Le lot compte cinq dents humaines déchaussées (deux incisives, deux molaires, une prémolaire)²¹, qui ont pu être subrepticement rejetées dans les interstices du plancher.

Enfin, plusieurs indices attestent de la pratique de jeux au sein du couvent, tant d'adresse (osselets) que de hasard (dés à jouer). Deux dés *farinets* (marqués sur une seule face), l'un provenant des stalles sud l'autre des stalles nord, ont pu être utilisés pour jouer au jeu de l'oie, jeu de cour se diffusant dans la haute société à la fin du XVI^e et au XVII^e siècle²². La présence de tels objets sous les stalles de l'église ne signifie bien entendu pas que les religieuses s'adonnaient à ces divertissements pendant les offices, mais que ces éléments étaient en leur possession et ont pu tomber d'une poche. Pendant la première moitié du XVII^e siècle, les

²⁰ Identification et étude de la faune, J.-H. Yvinec, Inrap. J.-H. YVINEC, « Rapport d'étude archéozoologique », Lille, rue de Tournai. De la Hamerie aux Dames de l'Abbaye, op. cit., p. 427-430.

²¹ Identification N. Gryspeirt, Inrap.

²² Le terme de *farinet* est assez fréquent pour faire l'objet d'entrées dans des dictionnaires du début du XVIII^e siècle tels que le *Dictionnaire* de Trévoux.

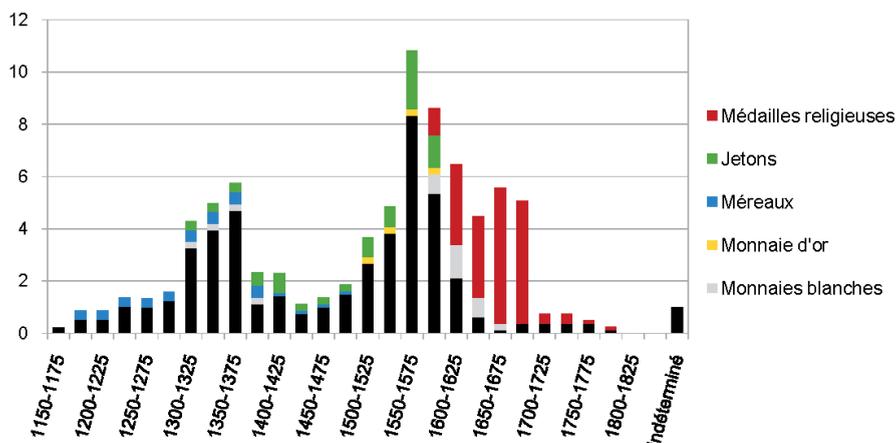


Fig. 10. Répartition chronologique par date estimée de perte (sauf méreaux, jetons de compte et médailles). © Th. Cardon, CNRS.

autorités religieuses dénoncent le mode de vie relâché de certaines congrégations lilloises, en particulier féminines, et prônent un strict retour à la règle. Les provinciaux de l'ordre des Dominicains et les théologiens de Douai – qui finiront plus tard par avoir gain de cause – décrivent alors la «vie irrégulière» des Dames de l'Abbiëtte comme comprenant sorties, visites de proches, «récréations» diverses, banquets... la vie relativement oisive et la sociabilité soutenue de riches laïques, en somme²³. Dans ce contexte, posséder des dés à jouer ne semble pas si étonnant.

Les monnaies

Les fouilles ont livré quatre-vingt-trois monnaies, jetons, méreaux et médailles religieuses des périodes médiévales et modernes. Il convient de préciser que cette fouille s'est accompagnée de l'utilisation régulière d'un détecteur de métaux, ce qui multiplie systématiquement le nombre de trouvailles. Les pertes monétaires des xv^e-xvii^e siècles, liées à l'occupation du couvent, se répartissent en trois phases chronologiques, ici présentées par date de perte estimée (fig. 10) :

— On distingue un creux relativement net entre le milieu du xiv^e et la fin du xv^e siècle.

— Ensuite un pic monétaire très bien marqué, couvrant l'ensemble du xvi^e siècle jusqu'au début du xvii^e siècle, c'est celui qui va nous intéresser plus particulièrement.

²³ A. LOTTIN, *op. cit.*, p. 156-157.

Localisation	Type d'US	Monnaies	Jetons	Interprétation	
Arrière-chœur	Exhaussement général (remblai)	2		Résiduel	
	Sol carrelé	1		En place ?	
	Stalles sud		1		Résiduel
			1		En place : pendentif égaré
			5	2	En place : distributions en numéraire ?
	Stalles Nord			1	Résiduel
		11		En place : distributions en numéraire ?	
Église des séculiers	Sol	1	1	En place ?	
	Exhaussement du sol	5		Position secondaire ?	
Parvis de l'église	Perturbation contemporaine	1		Résiduel	
	Comblement de fosse		1	?	
Cloître	Ramassage	1		Résiduel	
-	HS	1		Résiduel	

Fig.11. Contextes archéologiques des monnaies et jetons du XVI^e siècle. © Th. Cardon, CNRS.

— Enfin un autre pic couvrant l'ensemble du XVII^e siècle et qui doit être distingué du précédent dans la mesure où il se compose exclusivement de médailles religieuses.

Les deux tiers des objets monétaires du XVI^e siècle proviennent des stalles des religieuses (fig. 11), et il s'agit donc vraisemblablement de pertes en position primaire. Les niveaux de sol de l'arrière-chœur sont en revanche presque totalement dénués de monnaies. Seul un sol carrelé, qui fonctionne peut-être avec les stalles, a livré une monnaie perdue vers 1600. L'absence de monnaies, en position secondaire cette fois, dans le comblement des nombreuses sépultures de l'arrière-chœur vient renforcer cette impression. Il faut néanmoins rappeler que le sol de l'église est pavé dès avant 1447, ce qui vient limiter les risques de pertes. À la fin du XVII^e siècle, l'exhaussement du sol de l'arrière-chœur rapporte trois monnaies qui témoignent de trois horizons monétaires différents et ont tout l'air d'être résiduelles. L'église des séculiers a été nettement moins explorée du fait des destructions contemporaines. On remarquera néanmoins que les monnaies y sont bien plus rares avec sept exemplaires retrouvés, dont deux seulement étaient en contexte primaire sur un niveau de sol, les cinq autres étant dans un remblai préparatoire de ce sol.

Une monnaie d'or a été découverte dans les stalles sud (n° 1049-7). C'est un

rarissime florin de l'Évêché d'Utrecht pour Frederik van Baden (1496-1517), figurant au droit le Christ. Il s'agit, de tous points de vue, d'une monnaie exceptionnelle (fig. 12). Exceptionnelle tout d'abord par son iconographie puisque les représentations du Christ sont rares en numismatique. Exceptionnelle également par le fait qu'il s'agit d'une monnaie d'or, ce qui est – hors dépôts monétaires – peu commun en archéologie. Exceptionnelle aussi par la rareté de ce monnayage : un recensement, certes ancien puisque daté de 1964, n'en comptait que deux ou trois exemplaires connus²⁴. Exceptionnelle enfin puisque le florin a été percé volontairement à au moins deux reprises. Le premier percement – obtenu à l'aide d'un poinçon carré – est situé à 11 h du droit, et il évite soigneusement d'empiéter sur la figure du Christ. Le second percement se situe en vis-à-vis (5 h), à l'endroit où la monnaie est actuellement ébréchée. Un troisième trou se trouvait peut-être à 8 h. Le percement de cette monnaie prestigieuse indique très vraisemblablement qu'elle a été conservée et portée pour son iconographie hors du commun. Le percement est multiple, la monnaie-médaille n'a donc probablement pas été portée en pendentif mais plutôt cousue sur un vêtement, à moins qu'il s'agisse d'un élément de chapelet à l'image des « chapelets à enseigne » mentionnés dans les sources écrites²⁵.

La présence de nombreuses monnaies à l'emplacement des stalles de l'église trouve des parallèles, comme les centaines de monnaies trouvées lors de la destruction des stalles de la cathédrale de Lund (Suède) en 1833²⁶. À Provins, la destruction d'anciennes stalles en 1766 apporte un témoignage précieux, dû à Claude-Pierre Rivot²⁷ :

Quand en 1766 on détruisit les anciennes stalles du chœur [de St-Quiriace] on en trouva une prodigieuse quantité de toutes grandeurs qui étaient tombées par les rainures ou fentes ; je les vis alors, M. Ythier, chanoine, en recueillit beaucoup qu'il déposa dans la boiserie des stalles...

Le 29 juillet 1766 à l'ouverture du côté gauche par où l'on monte du milieu des stalles basses aux hautes, sous un montant des lambourdes, on grava les noms de ceux qui composaient le chapitre et on enferma un écu de trois livres qu'on recouvrit d'une planche clouée, on y ajouta

²⁴ A. DELMONTE, *Le Bénélux d'or – De gouden Benelux*, Amsterdam, Jacques Schulman, 1964.

²⁵ Th. CARDON, Chr. CERCY, *Een Utrechtse gulden van bisschop Frederik van Baden tot penning gemaakt*. Gevonden in Lille (Frankrijk) [Un florin d'Utrecht de Frederik van Baden transformé en médaille (Lille, France)], *De Beeldenaar*, 2018-2, p. 102-104.

²⁶ Information personnelle de G. Ingvardson, actuellement conservatrice au Lund University – Historical Museum (Suède).

²⁷ Bibliothèque de Provins, ms. 96-102. *Histoire de la ville de Provins*, 7 vol., XVIII^e siècle. Vol. III, *Histoire ecclésiastique ; actes des archevêques de Sens pour Provins*.

beaucoup de méreaux et anciennes pièces qui s'étaient trouvées sous les anciennes stalles quand on les enleva...

On y apprend que les stalles étaient là aussi un lieu de perte privilégié des monnaies. On apprend également que les monnaies découvertes à l'occasion de travaux sont ici collectées et re-déposées votivement dans les nouvelles stalles. Si l'on ne peut pas faire un parallèle exact avec l'église des Dames de l'Abbetie, on peut voir une réelle proximité avec les « dépôts monétaires » aux profils très étranges retrouvés dans les églises de Laval, Chaumont ou Tournai²⁸. Ce type de dépôt s'inscrit pleinement dans ce que Michel Lauwers a proposé de nommer le « recyclage du sacré »²⁹, c'est-à-dire l'obligation de maintenir dans l'église les éléments qui en viennent, y compris sous forme de dépotoir. Les stalles sont donc bien, dans cette église conventuelle comme ailleurs, un lieu de perte privilégié des monnaies, mais qu'en est-il de la raison d'être de ces monnaies ? Ont-elles été manipulées, comptées et perdues par les religieuses lors des offices, de la même façon que l'on retrouve des dés, des chapelets ou des arêtes de poisson ? Ou bien, seconde possibilité, est-ce que la présence récurrente de monnaies dans les stalles est la trace de distributions en numéraire pour les religieuses qui assistent aux offices ? On sait ainsi que les chanoines bénéficiaient d'une rémunération, sous forme de monnaies ou de méreaux, pour les offices auxquels ils assistaient³⁰ et cette pratique est bien attestée pour l'époque moderne à Lille³¹. Existait-il des dispositifs similaires dans les couvents ? Rien ne permet de le penser ici puisque les sœurs vivent cloîtrées et que leur présence aux offices semble obligatoire. Le fait que les stalles de la collégiale Saint-Quiriace de Provins aient livré des méreaux (non décrits) aux côtés de monnaies invite à penser que ces pertes sont bien la trace de distributions faites aux personnes assistant aux offices. On connaît en effet des méreaux pour les distributions des offices de Saint-Quiriace de Provins³², et on peut supposer que ce sont ces mêmes méreaux qui ont été retrouvés dans

²⁸ J. PILET-LEMIÈRE, « Monnaies découvertes dans l'église de Pritz », *La Mayenne, Archéologie, Histoire*, 15, 1992, p. 92-114 ; Anonyme, [« Dépôt monétaire dans l'église de Chaumont »], *Revue numismatique*, 1^{re} série, 16, p. 77-80 ; R. BRULET, L. VERSLYPE, Ch. BONNET, L. DELÉHOUEZÉE, H. DEWIT, *Saint-Pierre de Tournai : l'archéologie d'un monument et d'un quartier*, UCL. Département d'archéologie et d'histoire de l'art, Louvain-la-Neuve, 1999, p. 165-174.

²⁹ M. LAUWERS, « Déposer, cacher, fonder. À propos de quelques formes de dépôt rituel dans l'Occident médiéval », dans S. BONNARDIN, C. HAMON, M. LAUWERS, B. QUILLIEC (dir.), *Du matériel au spirituel. Réalités archéologiques et historiques des « dépôts »* de la Préhistoire à nos jours, Actes des rencontres (Antibes, 2008), Antibes, Association pour la promotion et la diffusion des connaissances archéologiques, 2009, p. 405-419, voir p. 414-417.

³⁰ A. BLANCHET, *Manuel de numismatique française*. t. 3, Médailles, jetons, méreaux, Paris, Éditions Auguste Picard, 1930, p. 511-520.

³¹ E. VAN HENDE, *Supplément à la numismatique lilloise (quatrième partie). Premier fascicule*, Lille, impr. Danel, 1873.

³² F.-B. FEUARDENT, *Jetons et méreaux depuis Louis IX jusqu'à la fin du consulat de Bonaparte*, [Paris]/Londres, Rollin et Feuardent, t. 1-3, 1904-1915, n^{os} 8015-8016.



Fig.12. Florin d'or au Christ, évêché d'Utrecht, Frederik van Baden (1496-1517).
Photo C. Gardais, Inrap



Fig.13. Les Dames de l'Abbiette dans leurs stalles : mille et un gestes, mille et une hypothèses.
© Vue d'artiste, M.Lançon, mise en couleur D.Bossut.

les stalles en 1766. Quelle que soit l'explication retenue, il faut insister sur le fait que les religieuses paraissent manipuler du petit numéraire très souvent, si ce n'est quotidiennement.

Il nous faut enfin interroger la raison d'être des inflexions intervenant vers 1500 et vers 1620. L'église retrouvée à la fouille est édifiée à partir de 1403 et des stalles sont déjà mentionnées en 1421, puis réparées en 1447. Mais l'occupation de cette période n'a laissé pratiquement aucune trace monétaire! Plusieurs hypothèses peuvent être proposées.

— La première hypothèse est celle où les pertes sont compensées par un sol entretenu. Plusieurs niveaux de pavement ont été repérés à la fouille et les sources écrites mentionnent une réfection du pavement de l'église dès 1447. Si cette hypothèse apporte des éléments, elle n'explique pas pour autant la rareté des monnaies du xv^e siècle au niveau des stalles.

— La deuxième hypothèse vient en complément de la première: des travaux de réfection et de nettoyage des stalles à la fin du xv^e ou au tout début du xvi^e siècle ont pu effacer toute trace des pertes antérieures. Une telle campagne de travaux n'apparaît ni dans les sources écrites, ni dans la stratigraphie.

— Reste alors une troisième hypothèse: celle d'une quasi-absence de manipulation des monnaies dans l'enceinte du couvent avant la fin du xv^e siècle. Cela repose tout de même la question de l'accès des religieuses au numéraire, et des usages qui leur étaient permis dans le cadre d'une vie cloîtrée. En plus de gérer elles-mêmes les ressources du couvent, les religieuses disposent en effet de ressources propres et les sources écrites mentionnent le financement de travaux par ces religieuses, et ce dès le xiv^e siècle. De tels usages monétaires restent toutefois très occasionnels et ils ne garantissent en rien un usage quotidien des monnaies par les religieuses.

Les xvii^e et xviii^e siècles n'ont pas non plus laissé de trace numismatique dans l'église, et ce alors que l'occupation du lieu semble similaire à celle du xvi^e siècle, et surtout que les conditions matérielles paraissent identiques: stalles, sol pavé. Une modification brutale des pratiques monétaires semble peu probable. L'église connaît un *rajustement* à partir de 1682, qui comprend notamment la pose d'un nouveau pavement et l'installation de nouvelles stalles. Les travaux de la fin des Temps modernes ou les démontages lors des ventes révolutionnaires ont pu donner lieu à un nettoyage partiel de l'emplacement des stalles et à une récupération des objets sous leur plancher. Mais on pourrait aussi retourner complètement l'hypothèse, et considérer que les monnaies et autres objets provenant des stalles sont en position secondaire, et que ces stalles ont, au moins durant un long xvi^e siècle, fonctionné comme le grand dépotoir sacré de l'église...

Les raisons d'un dépôt

À quelques exceptions près, le dénominateur commun du mobilier trouvé dans cette partie de l'église réside dans la taille des objets : ils sont de petites, voire de très petites dimensions. Ces objets, suffisamment fins pour s'insinuer entre les lattes disjointes du plancher, correspondent directement, selon toute vraisemblance, aux effets personnels des religieuses. Échappés des mains, des poches, de la tenue des Dominicaines lors des longs offices, ces petits éléments se sont retrouvés piégés sous le plancher et forment d'abondants témoignages sur leur vie quotidienne. Les catégories les plus représentées sont les accessoires vestimentaires et les objets liés à la piété, avec une très nette prépondérance des épingles et des grains de chapelet. D'autres éléments, dont les couteaux, les dés à jouer, les restes alimentaires sont plus inattendus dans ce contexte.

Ce type d'assemblage est assez peu fréquemment trouvé en fouille, plus souvent lors de restauration d'édifices religieux. C'est notamment le cas, lors de plusieurs interventions dans le Haut-Rhin, comme sur l'ancienne commanderie à Sultz, à Colmar et dans des églises, comme à Guebwiller ou Rouffach³³. Dans ces édifices alsaciens, principalement de congrégations masculines, les nombreux objets liés à la religion, croix, médailles, éléments de chapelets côtoient des garnitures vestimentaires, des accessoires de toilette et de soin du corps, des couteaux mais également des pièces de jeu, dés, billes et jetons. À Paray-le-Monial (Saône-et-Loire) dans l'ancienne priorale, la fouille d'un tel aménagement a, elle aussi, livré une série d'objets en tous points comparables à ceux recueillis à Lille³⁴. Les objets retrouvés lors du déplacement des stalles du chœur de l'église conventuelle des Clarisses de Ribnitz dans le Land de Mecklembourg-Poméranie-Occidentale sont identiques, et l'assemblage mis au jour traduit les mêmes événements : pertes involontaires, rejets délibérés d'objets de rebut ou de déchets organiques. Les conditions de conservation de Ribnitz sont telles que des catégories d'objets habituellement disparus depuis longtemps y sont présents : fragments d'une statue en bois identifiée comme Madone au Lion, deux livres pieux (un livre d'heures et un de chants), une image pieuse représentant la Vierge, de petits récipients liturgiques... Ces éléments exceptionnels, associés à des prières personnelles écrites sur de petits papiers pliés et roulés, à des bouquets de fleurs trahis par les macrorestes végétaux témoignent de dépôts volontaires, votifs, sous les stalles³⁵.

Au-delà du nombre exceptionnel d'objets découverts dans un si petit volume

³³ B. SCHNITZLER, M.-J. GEYER et M. ONIPENKO, *Vivre au Moyen Âge, 30 ans d'archéologie médiévale en Alsace*, Éd. des Musées de la Ville de Strasbourg, 1990, p. 476 à 486.

³⁴ G. ROLLIER (dir.), *Basilique du Sacré-Cœur, Paray-le-Monial (Saône-et-Loire)*, Archéologie en Bourgogne, 6, DRAC Bourgogne, Dijon, 2006, p. 6.

³⁵ H. JÖNS, « Neue Forschungen zum "Nonnenstaub" aus dem Klarissenkloster zu Ribnitz,

de sédiments (autour de 10 250 objets complets ou fragmentaires dans un peu plus d'1 m³) et de données architecturales sur le mode de fondation des stalles ou leur ancrage dans le sol, élément peu abordé habituellement, la fouille du soubassement des stalles des Dominicaines de Lille s'est avérée une mine d'informations sur la vie quotidienne des religieuses, ainsi que sur leur rapport au numéraire (fig. 13). Pourtant, lors de fouilles, ce type de vestiges est au premier abord peu reconnaissable et court le risque de passer inaperçu. De même, lors de restaurations ou de déplacement de stalles, on peut perdre des informations si l'on ne prête pas attention aux poussières et aux sédiments accumulés en dessous. Les vides sous les stalles peuvent piéger une multitude d'éléments naturels ou appartenant à tous les aspects du quotidien des religieux, mais aussi comporter des dépôts comme les ex-votos de Ribnitz, ou présenter des ré-enfouissements volontaires comme le furent les monnaies de Saint-Quiriace de Provins. Par la multiplication des études de ces assemblages, comprenant une analyse fine de la totalité du mobilier, y compris les éléments naturels et organiques, nous parviendrons peut-être à faire la part entre les pertes accidentelles, les rejets opportunistes nés de la volonté de se défaire immédiatement de quelque chose, et les dépôts intentionnels liés à la sacralité du lieu.

Mecklenburg-Vorpommern», in *Depotfunde aus Gebäuden Zentraleuropas*, Berlin, Scripaz-Verlag, coll. «Bamberger Kolloquien zur Archäologie des Mittelalters und der Neuzeit», 2005, p. 125-130.
¹ WIETHOLD, «Botanische Funde aus der Nonnenempore des Klarissenklosters von Ribnitz, Kr. Nordvorpommern...», dans *Depotfunde aus Gebäuden Zentraleuropas: Concealed Finds from Buildings in Central Europ*, Berlin, s.n., 2005, p. 131-146.